

science/technique/jeunesse

supplément publié avec la
collaboration de l'Établissement public
Parc de la Villette

Rencontre avec Denys Prache à propos du « Règne des Dinosaures »

Le « Règne des Dinosaures », un des quatre titres de la série « D'où vient l'homme ? » (quatre volumes chez Hatier *), dont Denys Prache est l'auteur et le concepteur, se caractérise par une formule originale : celle du récit en images auquel un texte fait écho. « Si l'on veut, on peut ne lire que les images ; si on lit les textes qui sont en dessous, on peut aller plus loin, jusqu'aux tableaux, jusqu'aux synthèses et aux documents. Je donne toutes ses chances au lecteur. »

Denys Prache refuse de jouer avec des comparaisons, avec ces « comme » qu'on trouve dans la plupart des livres documentaires. Il cherche à entraîner le lecteur dans le sillage de sa curiosité ; il se donne donc la liberté d'écrire un récit.

C'est une démarche personnelle, qu'il est bien le seul à mener (surtout en France) dans le domaine du documentaire. Les risques qu'il prend, il les préfère aux approximations. Notre intention, ici, n'est pas d'évaluer les dangers sur le plan scientifique (il préférerait le mot « médiatisation »).

Dans le panorama actuel des livres scientifiques, nous avons d'un côté les manuels scolaires, qui exposent strictement faits et théorie mais n'ont aucune chance de passionner qui que ce soit, de l'autre des livres de présentation assez luxueuse mais dont le contenu fait quelquefois se dresser les cheveux sur la tête des scientifiques. Entre ces deux extrêmes, il y a bien sûr des exceptions mais le travail de Denys Prache est aussi

loin que possible de l'un et de l'autre, et c'est en cela qu'il nous questionne.

La poésie, puis les arts graphiques et enfin sept ans de travail comme rédacteur en chef du journal *Okapi* sont les cheminements qui ont conduit Denys Prache à s'intéresser aux racines de l'homme : « Je suis curieux. Je pose des questions parce que, moi, je veux comprendre. Le Savoir, c'est donné à tout le monde, ça s'achète en tranches et au kilo dans les encyclopédies... Mais ce Savoir-là ne donne pas la Compréhension ; la compréhension nécessite la réflexion. On ne peut réfléchir que si l'on est passionné... et toute passion ne va pas sans histoires : voilà pourquoi j'en raconte. »

Pourquoi vous intéressez-vous à la préhistoire et aux origines de l'homme ?

Quand on avance, il faut bien partir de quelque part. Pour moi, la préhistoire n'est pas uniquement ce qui s'est passé avant l'histoire, c'est aussi l'origine de tout, le lieu où se pose la question essentielle : « D'où je viens ? »

Vous pensez que l'intérêt des jeunes pour les Dinosaures a quelque chose à voir avec le « D'où je viens » ?

J'ai inclus les Dinosaures dans une série qui s'appelle « D'où vient l'homme ? » or les Dinosaures sont des reptiles et nous sommes des mammifères. Mais j'ai pris mes précautions et, dès la première ligne, je dis : « Bien sûr, nous ne descendons pas des Dinosaures. » Si les Dinosaures ont pris une telle importance dans l'esprit des jeunes, mais aussi des adultes, c'est que, quand on a découvert ces reptiles disparus, il y a eu un double réflexe ; celui de se dire : « Oui, les monstres – et il y en a dans toute mythologie – existaient bien et on les a retrouvés » ; et celui de s'interroger : « Comment se fait-il

* Voir la fiche parue dans la Revue n° 81-82, ainsi que l'article « Qu'attendre des encyclopédies pour enfants ? » dans le n° 84.

que ces reptiles aient duré si longtemps ? » Je crois que parler des Dinosaures donne une dimension relative à l'espèce humaine et à la limitation dans le temps de son existence.

D'un point de vue plus pratique, comment avez-vous travaillé avec les scientifiques ?

J'ai inauguré un nouveau style collaboratif ; je ne savais absolument pas ce que ça donnerait. J'ai acquis, à travers le journalisme, une technique ; les scientifiques, eux, ont acquis des connaissances dans leur domaine. Je me suis demandé de quel droit je volerais leur science, qui n'est pas la mienne, pour la donner aux autres. J'ai donc décidé de les mettre dans le coup, mais en refusant de rester uniquement journaliste en pratiquant des interviews.

Je suis allé trouver Philippe Taquet, directeur du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, le grand spécialiste des Dinosaures, puisque c'était le premier sujet que j'avais envie d'aborder. Je lui ai demandé s'il voulait bien m'accorder une série de dix entretiens, qui risquaient de durer entre une heure et une journée. Entre ses missions et ses autres responsabilités, il lui a fallu trouver le temps, et moi, entre deux entretiens, je préparais mon projet. Je me suis plongé dans ce sujet avec passion. J'ai beaucoup travaillé avant de le rencontrer, puis avec lui je me souviens avoir eu l'impression, un jour, de lui présenter un devoir, qu'il m'a rendu en disant : « Je ne vois pas de faute. » Ce qui ne veut pas dire que je suis dans la position d'un élève vis-à-vis d'un professeur ; j'essaie d'être le public que je vais toucher avec mes livres, à qui je vais proposer une compréhension d'un sujet.

Pendant trois mois, j'ai vécu avec les Dinosaures et avec Philippe Taquet... Je pense l'avoir étonné plusieurs fois car je remplaçais le sujet dans un cadre plus général. L'idée d'écrire des scénarios l'a obligé à se poser des questions. Un jour par exemple, je lui ai dit : « D'accord, ça se passe dans le désert de Mongolie, mais quel reptile pouvait y voler ? – Attends, me répondit-il, laisse-moi chercher. » Il a été consulter un dictionnaire pour savoir si des fossiles d'un « merveilleux fou volant » avaient été trouvés dans le secteur. Je n'ai jamais inventé, mais j'ai fait en sorte que, à une époque et dans un

lieu donnés, je puisse faire figurer le maximum de personnages sans faire d'erreur. Je crée un climat comme dans une pièce de théâtre, et quand on a lu mon scénario, on doit pouvoir se dire : c'est ainsi que ça a dû se passer – que ça a pu se passer.

Vous accordez-vous une certaine liberté dans la façon de raconter ?

On m'a reproché parfois d'être anecdotique, de dire que tel jour le ciel était orageux... Cela m'a beaucoup étonné ; si j'ai dit que le ciel était orageux, c'est que c'était important pour mon scénario et que les orages et les pluies tropicales existaient par exemple en Egypte, au temps des Hominoïdes. S'il n'y avait pas eu d'inondations, beaucoup d'animaux n'auraient pas été noyés et l'on n'aurait pas retrouvé leurs squelettes. C'est peut-être à cause de cela que nous avons si peu de restes de nos ancêtres primates, parce qu'ils réussissaient presque toujours à échapper aux catastrophes naturelles à cause de leur habileté d'arboricoles.

Parfois un détail introduit une notion supplémentaire. Quand vous écrivez : « ... Près de sa compagne, un lézard volant... » (tome 3, page 8), vous introduisez l'idée que les lézards volants vivaient en couple ?

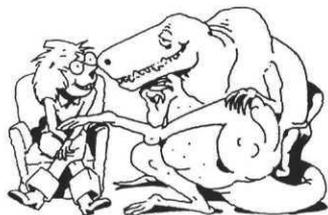
On peut vivre en couple le temps de la période des amours. Si j'ai mis un couple au bord d'une rivière, c'est que, par cette image, je devais amener une lutte entre deux mâles, le perdant et l'heureux élu : c'est une chose qui existe dans la vie animale, depuis très longtemps, j'imagine. Dans un autre scénario, on assiste à la chute d'Iguanodons. D'après le nombre de fossiles retrouvés et leur emplacement, on peut savoir beaucoup de choses sur l'événement. J'ai su que le carnivore qui les attaquait ne pouvait être qu'un Mégalosaure parce que, à ce moment de l'histoire des reptiles, seul un Mégalosaure pouvait se trouver là, dans l'actuelle Belgique. J'ai alors imaginé qu'il prenait à revers le troupeau d'Iguanodons, l'obligeant à escalader la colline qui existait alors, et qu'une fois au sommet les animaux s'étaient trouvés poussés dans une pente, devant un trou qu'ils n'avaient pas vu : Philippe Taquet parvint très bien à reconstituer le terrain tel qu'il était quand la scène s'est produite. J'ai écrit

une histoire, c'est vrai, mais tous les personnages et les lieux ont existé. A partir de là, je laisse aller mon imagination dans une mouvance tout à fait scientifique; vingt-trois squelettes ont bien été retrouvés, par des mineurs belges, en 1878.

Vous avez choisi cette technique de reconstitution détaillée; une autre démarche aurait pu être de tenter de susciter chez les enfants un questionnement sur la science et ses méthodes. Ce n'a pas été votre préoccupation?

Une histoire ne se termine jamais; ce n'est pas parce que ces Iguanodons sont tombés dans un trou que tout s'est arrêté. Derrière cette chute se pose le problème de l'existence de ces énormes herbivores : que mangeaient-ils? comment les a-t-on retrouvés? C'est pourquoi j'ai divisé mes livres en deux parties. Dans l'une, je raconte des histoires – une fois l'imaginaire éveillé, on peut commencer à se poser des questions. Dans l'autre, je donne des réponses tout à fait documentaires, avec photos ou schémas à l'appui.

Mais finalement tout raconte une histoire : un dessin comme une photo. L'une d'elles montre quatre personnages, la tête enveloppée de tulle, sur un radeau, au Canada; pour faire leurs recherches de fossiles, il leur fallait se protéger des moustiques, ennemis terribles. Une autre photo, des chercheurs, fusil au pied : on pense ainsi qu'il y avait encore des Indiens armés dans la région, et qu'il fallait pouvoir se défendre. La science repose sur des êtres qui vivent : si on les élimine, on reste abstrait.



C'est aussi une façon de s'attacher à démythifier le savant.

Quelles ont été vos contraintes au niveau de l'édition?

J'ai fait un calcul très simple : avant qu'une information arrive dans le public par la voie du livre il faut parfois cinq ans. Or, en

cinq ans, il se passe tant de choses qu'il pourrait paraître impossible de réaliser un livre qui soit à jour. Il faut aller vite, et éditer vite; c'est un problème économique important.

J'ai commencé cette série sans un seul éditeur étranger; Hatier a pris le risque de faire une édition totalement française, avec des collaborateurs scientifiques français. Mes documents, bien sûr, viennent du monde entier. J'avais prévu mes livres en soixante-quatre pages; on m'en a donné quarante parce qu'on voulait sortir des volumes de moins de quarante francs. J'ai dû me transformer en compresseur. J'ai appris récemment que toute la série « D'où vient l'Homme? » allait être éditée au Japon. Ce fut un grand plaisir.

Dans votre livre, l'illustration des animaux préhistoriques est très différente de tout ce qu'on connaît, où l'on en rajoute toujours sur le côté répugnant et monstrueux...

Certains dinosaures (les plus connus) étaient des animaux immenses; ce qui se traduit ainsi dans les livres; une double page pour les Diplodocus! Mais cela ne fait jamais que quarante centimètres... J'ai fait le pari inverse de la miniaturisation car ce qui m'intéressait c'était d'animer les scènes. J'ai laissé une grande liberté au dessinateur; d'ailleurs, dans le cas des Dinosaures, on est très libre : on peut imaginer la couleur de leur peau comme celle de certains lézards d'aujourd'hui, ce qui donne un grand choix. Je me rappelle les réserves de Philippe Taquet : « Ce que je te demande simplement, c'est de ne pas leur mettre des chevrons ou des losanges ou encore des petits pois roses sur fond bleu, parce qu'on n'a jamais vu ça sur des peaux de reptiles. »

Pour les Iguanodons, le dessinateur avait fait les pattes avant écartées, et Taquet m'a démontré que, vu son système musculaire et osseux, un reptile ne pouvait pas se tenir ainsi, on a donc refait le dessin. Sur le plan anatomique, il y avait une faute; mais sur le plan de l'expression, on peut aller beaucoup plus loin qu'on ne le fait d'habitude : c'est ça que j'appelle l'animation.

Propos recueillis
par Annie Pissard et Catherine Germain

Dessin de N. Claveloux pour le livre de D. Prache.